

[N°38 - Mai 2013] ••• 5,50 €

ABS
magazine

www.absmag.fr

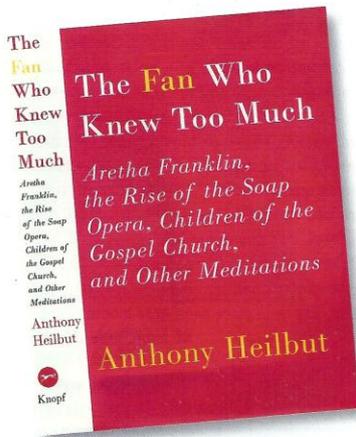
Barbara
CARR

"Uncle" Lionel Batiste

Anthony Heilbut : homophobie au pays de l'Oncle Tom

Marie Knight • Garland Green • Guy Davis

UN AUTRE REGARD SUR LA MUSIQUE AFRO-AMÉRICAIN ET SON ENVIRONNEMENT



Homophobie au pays de l'Oncle Tom

Anthony Heilbut est le fan qui en savait trop sur le sujet (« *The Fan Who Knew Too Much* » ⁽¹⁾) : « L'Église noire qui fut, il n'y a pas si longtemps, le modèle absolu de la liberté et des droits civiques, a désormais une nouvelle image, celle d'une citadelle de l'intolérance »...



■ HOMOSEXUALITÉ DANS LES ÉGLISES PENTECÔTISTES (NOIRES) ET FONDAMENTALISTES (BLANCHES) EN AMÉRIQUE

Le mariage gay pose encore un gros problème dans quelques pays d'Europe comme on le constate actuellement en France. Aux USA, les gens ne sont pas non plus unanimes sur cette question alors que l'homosexualité dans les églises américaines en général (pentecôtistes et sanctifiées surtout, noires et blanches) et dans les groupes/solistes de gospel en particulier (noirs et blancs) issus de ces églises semblait poser moins de problèmes. C'était un secret de polichinelle, depuis James Cleveland (mort du SIDA), Robert Anderson, Carl Bean et Ralph Goodpasteur jusqu'à Alex Bradford et beaucoup d'autres, de Gloria Griffin à Ruth Davis, de Clara Ward à Rosetta Tharpe, etc... le monde du gospel était connu pour regorger de bisexuels (comme dans le blues avec Bessie Smith par exemple), lesbiennes et homosexuels, mais cela était non seulement accepté (so what ?) mais faisait aussi partie du domaine du non-dit malgré de virulents sermons anti-homosexualité, abondants et agressifs au premier degré. On citait la Bible : « Dieu hait l'homosexualité »... Quasi tout le monde savait que c'était néanmoins

de la poudre aux yeux, par hypocrisie et pour contenter une minorité de membres des congrégations qui réprouvaient ces pratiques, mais il était de notoriété publique que nombre des pasteurs les plus virulents dans ce domaine étaient eux-mêmes bisexuels ou homosexuels. C'était le squelette dans le placard auquel on se gardait bien de toucher, la boîte de Pandore dont il ne fallait pas soulever le couvercle. C'était aussi une des raisons pour lesquelles tant de pasteurs dénonçaient - et dénoncent encore - blues, soul, rap et jazz comme la « devil's music », musique du diable à proscrire, pour satisfaire les convictions d'une partie (la plus âgée et la plus dévote) de leurs congrégations alors qu'eux-mêmes avaient/ont des amis jazzmen et bluesmen et allaient/vont à leurs concerts car ils appréciaient ces styles musicaux. Cela ne veut pas dire que c'était l'euphorie collective entre homo et hétérosexuels, mais tout le monde s'en accommodait, ou faisait semblant de ne pas savoir et de ne pas juger, c'était le mal nécessaire, un ghetto dans le ghetto, car la musique gospel a, de tout temps, regorgé de musiciens gays et de chanteuses lesbiennes. Sans eux, sans elles, pas de musique gospel, dixit Heilbut. Mais, nuance, on ne parlait pas de mariages homosexuels, ce qui est le cas maintenant dans l'Amérique du XXI^e siècle comme en Europe, quelques états

US ont voté en ce sens et la boîte de Pandore a perdu son couvercle, on en parle beaucoup et ils sont nombreux à monter au créneau, que ce soit les « pour » ou les « contre ».

■ ANTHONY HEILBUT ET SON NOUVEAU LIVRE ⁽¹⁾

« *Les Homos : des Punks, des Sissies, ... ou (plus gentiment) The children.* »

Depuis des mois, une attaque en règle contre le mariage entre personnes du même sexe sévit en Amérique dans les milieux conservateurs des églises africaines américaines mais aussi dans les églises fondamentalistes blanches. C'est ce qui a fait bondir Anthony Heilbut, professeur retraité de la New York University et du Hunter College (Anglais et philosophie) et grand connaisseur s'il en est de la musique gospel ; depuis plus de 50 ans, il a produit des disques pour CBS, Atlantic, Shanachie, pour sa propre série « *Spirit Feel* », etc... Il a écrit d'innombrables notes de pochettes et des articles, c'est l'historien de la Black Gospel music à qui on doit le premier livre écrit sur le sujet, concis, pertinent et très fouillé, « *The Gospel Sound* » ⁽²⁾ qui est au black gospel ce que le « *Story of the Blues* » de Paul Oliver est au blues, à savoir LA « bible » de ce style musical pour tout

amateur désireux d'en savoir plus sur cette musique et sur ses interprètes dans la période dite de l'Âge d'Or (circa 1945-circa 1960) ⁽³⁾. Il a par ailleurs décroché un Grammy Award (pour « *How I Got Over* » de Mahalia Jackson chez Columbia) ainsi qu'un Grand Prix du Disque (pour « *Prayer Changes Things* » de Marion Williams chez Atlantic). Choqué par cette haine anti mariage gay doublée dans la foulée d'un regain d'ostracisme de plus en plus agressif envers les gays - ce qu'il condamne comme la « grande hypocrisie » des églises noires US sur ces thèmes - Heilbut s'est attelé à un nouveau livre, « *The fan who knew too much* », pour mettre les points sur les i et, dans la foulée, faire part d'une série de réflexions sur d'autres sujets qui l'obsèdent. Depuis plus de 50 ans, il fréquente le milieu de la musique gospel noire et il ne lui avait pas fallu longtemps pour constater l'importance du phénomène gay et lesbien ou bisexuel parmi les musiciens, au sein des groupes masculins comme féminins et parmi les solistes des deux sexes. Dans « *The Gospel Sound* », il avait délibérément choisi de ne pas en parler (sauf une seule allusion) puisque cela se référerait aux vies privées des protagonistes, mais désormais la coupe est pleine, elle déborde et, avec l'accord des intéressés, il met au grand jour ce que tous savaient sans oser le dire ou l'écrire. On connaissait la partie émergée de l'iceberg, Heilbut dévoile TOUT, ce qui a suscité une levée de boucliers de la part des autorités ecclésiastiques concernées mais, comme on dit en Wallon de Liège - je traduis : « il n'y a que les galeux qui se grattent », hypocrisie toujours, voire carrément négationisme dans ce cas.

PART 1 : ALL GOD'S SONS AND DAUGHTERS
(tous les fils et filles de Dieu)

La première partie du livre est la plus intéressante pour les fans de black gospel. Ses deux chapitres sont passionnants mais aussi politiquement incorrects, sidérants, énormes, provocateurs... Le premier (« *The Children and their Secret Closet* » - les enfants et leur placard secret) fait, en 90 pages, le point sur le problème des amours entre gens du même sexe dans les églises noires US avec, en parallèle, un

examen de ce qui se passe dans les églises blanches fondamentalistes et chez les télévangélistes du type Jimmy Swaggart. Le second chapitre (65 pages) est consacré à la vie et aux talents d'Aretha Franklin, titré « *How she got over* » (comment elle s'en est sortie), on devine que là encore les révélations et les secrets révélés sont étonnants.

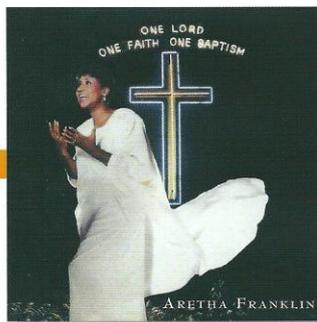
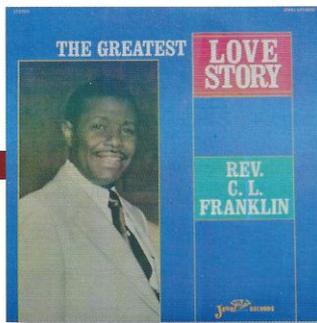
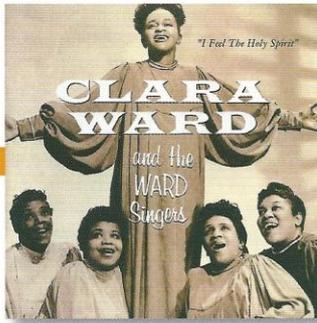
• « *Les enfants et leur placard secret* »

Au sein des congrégations religieuses, les gays sont appelés "punks" ou "sis-sies" ou, plus gentiment, the "children". D'après Heilbut, la musique gospel se subdivise en deux domaines. D'une part le gospel proprement dit, essentiellement féminin (solistes et groupes), dont les plus grands fans sont des gays qui en assurent le succès par leur assistance en masse, leur fidélité, leur hystérie et leur comportement extraverti ; ils « chauffent » les églises/salles pour leurs idoles, sans oublier leurs talents musicaux bien

appréciés en accompagnement (pianistes, claviéristes et organistes, batteurs, guitaristes, etc...). D'autre part les quartets masculins qui servent de modèles sur le plan musical et vocal aux groupes féminins ; malgré des dénégations de façade, les gays et bisexuels y sont nombreux (parfois mariés avec enfants mais pas insensibles aux charmes de jeunes acolytes...). Heilbut ajoute : « *sans lesbiennes ni gays, il ne pourrait pas y avoir de musique gospel dans les églises noires US, baptistes, méthodistes et sanctifiées surtout ; en fait la musique gospel c'est leur blues* ». Dès qu'ils découvrent leurs préférences sexuelles, dans leur enfance ou dans l'adolescence, et qu'ils sont percés à jour, les gays et lesbiennes sont l'objet de railleries, de mépris à l'école voire dans leurs familles, les brimades vont jusqu'à des violences physiques graves, à des passages à tabac, à des viols et à la pédophilie. C'est pourquoi, s'ils peuvent développer des talents dans le chant et la musique, ils/elles es-



Page 14 : Photo de Antony Heilbut (DR) et son nouveau livre.
Ci-contre : Stars of Faith - photo promotionnelle.
Collection Robert sacré



saient de trouver refuge à l'église, d'où la violence est (plus ou moins) bannie, mais ce n'est pas suffisant et ils se créent chacun un sanctuaire virtuel où prier (selon Matthieu 6:6) mais surtout où se réfugier mentalement et y rêver d'une vie où ils seraient aimés pour eux-mêmes, cajolés et estimés à leur juste valeur, c'est le « secret closet ». La célèbre Évangéliste Willie Mae Ford Smith saluait ainsi les membres de sa congrégation : « *It's so good to see the children... and "the children"* » (c'est si bon

de voir les enfants... et "les enfants"). Un dicton très répandu dit : « *Nobody shouts like the children* » (personne ne s'époumonne comme "les enfants" - comprenez les gays). L'Évangéliste Ernestine Cleveland l'affirmait : « *You all can't have church unless you get some punk on the organ* » (pas d'église possible s'il n'y a pas de gay à l'orgue), etc... Tous les avis vont dans le même sens : sans les musiciens gays, jeunes, sous payés et soulignant mots et phrases de façon vibrante et passionnée, aucun pasteur n'aurait d'avenir dans son église à l'heure des sermons... La chanteuse Gloria Griffin ne faisait pas mystère de son homosexualité : « *I can sing about the love of God. The love of man, I don't know too much about that* » (je peux chanter l'amour de Dieu, l'amour des hommes, je n'y connais pas grand-chose). Quand Sam Cooke passa du gospel au r&b en 1957, un disquaire de Harlem dit à Heilbut : « *Il s'en sortira très bien, car il a beaucoup de soul, vous savez que Sam aime autant les hommes que les femmes ? Bien sûr qu'il est gay, sinon comment pourrait-il avoir autant d'âme ?...* ». Delois Barrett Campbell reconnaissait le rôle des gays pour faire ou défaire la popularité des chanteurs et chanteuses : « *Si tu ne peux pas les émuoir, tu n'es nulle part* ». Heilbut parle en connaissance de cause, il a connu et lié amitié avec des centaines de chanteurs et chanteuses de gospel (sans interruption depuis la fin des années 40 jusqu'à ce jour), dont beaucoup, pour ne pas dire tous, lui ont fait des confidences longues et très précises et n'ont pas vu d'objection à ce qu'il les répète. Il n'a néanmoins choisi de ne passer à l'acte que suite aux déclarations choquantes de pasteurs noirs US. Ainsi, le Reverend Emmett C. Burns Jr., pasteur de la Rising Sun First Baptist Church près de Baltimore, qui s'oppose avec véhémence à la loi votée récemment par le Maryland pour autoriser les mariages gays et une cohorte d'autres pasteurs qui, selon Heilbut, crachent dans la soupe et dénigrent sans bonne raison ceux-là même qui, de tous temps, ont assuré la vitalité, la survie et le succès de la musique gospel comme le Prophet Todd Hall sur YouTube ⁽⁴⁾ (sermons sur l'homosexualité) ou le Reverend Gregory Daniels de Chicago qui a dit dans une interview au New York Times : « *Si les gars du Ku Klux Klan s'opposent au mariage gay, je marche avec eux...* ». Pourquoi maintenant et de façon aussi virulente ? Il faut néanmoins dire que, malgré ces propos agressifs, les choses vont dans

le bon sens : en 2004, 67 % des Africains Américains étaient contre le mariage gay, mais ils ne sont plus que 49 % cette année. (Pew Research Center for the People and the Press). Il faut aussi mentionner le Reverend Otis Moss III de la Trinity United Church of Christ de Chicago (où sont affiliés Jessie Jackson, la famille Obama,...) qui prêche régulièrement pour les droits des gays et même pour le mariage gay ⁽⁵⁾. Bref, on a là un chapitre des plus intéressants, bourré d'anecdotes et de réflexions provocatrices, mais pertinentes. On pourrait aussi développer ce qui concerne l'homosexualité dans les églises et dénominations blanches, mais je m'en abstiendrai pour renvoyer le lecteur au livre de Heilbut.

• « Aretha - How She Got Over »

Née en 1942, Aretha Franklin a baigné, durant toute son enfance et son adolescence, dans la musique gospel. Elle a chanté dans la chorale de son père, le très charismatique Reverend C.L. Franklin, en sa New Bethel Baptist Church à Detroit. Elle avait 10 ans quand sa mère Barbara a abandonné sa famille. Avec ses deux sœurs et son frère, Aretha gagna, en échange, les attentions affectueuses de tout un panel de divas du gospel, proches de leur père et qui étaient tout le temps en visite chez les Franklin : Mahalia Jackson, Dorothy Love Coates, Rosetta Tharpe, les Davis Sisters et surtout Clara Ward avec laquelle Aretha va nouer des liens fusionnels très forts, la considérant comme sa seconde mère et la prenant comme modèle vocal (avec Billie Holiday et... Judy Garland !); les Ward Singers sont aussi très présentes dans sa vie, Marion Williams surtout, Henrietta Waddy, Frances Steadman, Kitty Parham, même quand ces chanteuses quittent les Ward Singers pour former les Stars of Faith... Aretha sera heureuse que son père ait une longue liaison amoureuse avec Clara Ward qui ne finira qu'à la mort de celle-ci en 1973. Heilbut analyse en détails la brillante carrière d'Aretha. Selon lui, elle s'en est tirée et a atteint le statut de l'artiste ayant eu la carrière la plus longue et la plus prestigieuse de l'histoire de la musique populaire, non pas parce qu'elle s'est éloignée de la musique gospel, mais au contraire parce que, envers et contre tout, elle est restée fidèle à toutes ses idoles de l'adolescence, à commencer par son père qui fut son premier fan et l'encouragea sans faille, qu'elle chante du jazz, du r&b puis de la soul, de la pop et du gospel, mais

aussi Mahalia Jackson, Marion Williams et Clara Ward. Tous ses succès, en r&b, en soul et en pop music sont en liaison directe avec ses racines gospel : « *That child can sing anything and make it sound like gospel* » (cette gosse peut tout chanter et lui donner la tonalité du gospel). C'est une véritable fresque que peint Heilbut avec beaucoup d'informations de première main sur Rosetta Tharpe, Marion Williams (dont il a géré toute la carrière), Gertrude Ward et sa façon de traiter ses filles (Clara et Willa) et les Ward Singers (parmi une foule d'anecdotes piquantes, il y dévoile même un dialogue savoureux entre Mahalia Jackson et Gertrude Ward qui aurait voulu que ses filles n'aient pas de vie amoureuse, pas d'enfants, pas de maris). Elle les faisait aussi travailler jusqu'à épuisement (surtout Clara qui en mourut lors de sa seconde attaque cardiaque en 1973) : offusquée de voir Madame Ward traiter ses filles ainsi, Mahalia lui dit : « *Miss Ward think her pussy just for pissin'...* » À quoi Gertrude répondit : « *Well, Ma-hay-lee-ha I've birthed three children. You ain't had not one. So I guess I must know sumpin'* »⁽⁶⁾. Il y a beaucoup d'autres saillies du même tonneau, sans recherche malsaine de sensationnalisme, dans ce texte très éclairant. Heilbut ne fouille pas les poubelles du gospel, il rend simplement compte de la liberté de parole qui y règne et de l'assurance affichée par les matrones du black gospel qui appellent « un chat un chat » et ont de la faconde à revendre.

PART 2 : NOT QUITE AT HOME (pas tout à fait à la maison)

La deuxième partie du pamphlet (170 pages) comprend deux paragraphes : « *Somebody else's Paradise* » (le paradis de quelqu'un d'autre). Heilbut se penche sur les Allemands exilés, chassés par Hitler, Juifs pour la plupart (comme ses propres parents) : Albert Einstein, Hannah Arendt, Marlène Dietrich, etc... et qui ont exercé une influence considérable sur les arts, la littérature, les sciences, le cinéma et la politique des USA⁽⁷⁾. Dans « *The Emperor of Ambivalence* », Heilbut se penche sur le sort et la vie de Joseph Roth, non reconnu de son vivant mais considéré aujourd'hui comme l'égal des Kafka et Thomas Mann. On l'aura compris, cette partie est très intéressante mais il n'y a pas grand chose à se mettre sous la dent pour les amateurs de musiques africaines-américaines.

PART 3 : THE FANS WHO KNEW TOO MUCH

Dans « *Brave Tomorrows for Bachelor's Children* » (des lendemains qui chantent pour les enfants de célibataires), Heilbut analyse en profondeur le phénomène des « soap operas » radiophoniques et télévisés, leur contenu subliminal (femmes castratrices et hommes émasculés, complexe d'Œdipe et Electra, théories freudiennes...); ils étaient furieusement populaires et massivement suivis aux USA par les classes populaires et défavorisées, mais peu connus en Europe. Ensuite, on en revient à quelques méditations (cf titre du livre lui-même) sur des sujets qui toucheront davantage les lecteurs de ce magazine : « *The Male soprano* » (les sopranoistes) revient en détails sur les sopranos mâles, les castrats et les adeptes de falsetto dans la musique classique ainsi qu'en gospel et ailleurs (comparaisons dans les domaines du blues et ses précurseurs, hollers et moans, en jazz, en rock et dans les musiques soul et pop...) « *The Curse of Survival* » (la malédiction de la survivance) fait une incursion dans le blues, commente et analyse les ouvrages de Elijah Wald consacrés à Josh White et à Robert Johnson, les interactions blues-country music-rock et gospel sont mises en évidence. White le mal-aimé, considéré par la blues mafia des années 60 comme un bouffon folkeux, est remis en perspective et trouve en Heilbut un défenseur aussi militant que Wald. La longévité de White lui a porté préjudice tandis que la courte vie de Johnson en a fait une icône sanctifiée et indéboulonnable. Certains tabous et faits admis sont remis en cause :

aux origines du blues, les styles urbains auraient pu précéder les styles ruraux, le statut de Robert Johnson, quasi inconnu de son vivant, serait surfait, etc. Une démythification qui ne manquera pas d'enflammer de virulentes controverses... « *The Fan Who Knew Too Much* » enfin, est un regard de Heilbut sur le monde des fans (musique, sports,...) et sur son parcours personnel, épinglant le fan de base qu'il égratigne au passage : « *c'est celui qui sait tout sur un seul sujet et rien du tout sur tout le reste* ». Il se reconnaît dans cette boutade, mais c'est ironique car s'il est un des meilleurs spécialistes et connaisseurs de la musique gospel, il a aussi eu toute une carrière de professeur d'Anglais à l'Université de New York, il est philosophe, spécialiste de Thomas Mann et autres, éclectique et curieux de tout. New Yorkais, il a passé beaucoup de temps à l'Apollo Theater de Harlem pour les séances de r&b, de doo wop et autres styles populaires dans les années 40-50 jusqu'à ce qu'un des ouvriers lui recommande de venir aux matinées gospel, ce qu'il fit et il devint accro, on connaît la suite : rencontres, articles, disques, relations personnelles et amicales avec tous les grands noms de ce style et, *in fine*, la genèse de son histoire du black gospel « *The Gospel Sound* » qui fait toujours autorité 42 ans plus tard.

Malgré ses « méditations » en tous genres et en tous sens, ce livre est essentiel à tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu aux styles musicaux africains américains, surtout le gospel mais pas seulement.

» NOTES et RÉFÉRENCES

- (1) Anthony Heilbut : « *The Fan Who Knew Too Much - Aretha Franklin, The Rise of the Soap Opera, Children of the Gospel Church, and other Meditations* » - Alfred A. Knopf, Publisher, New York, 2012 ; 354 pages ; ill. ; index ; ISBN 978-0-375-40080-3
- (2) Anthony Heilbut : « *The Gospel Sound - Good News and Bad Times* » - Simon & Schuster, 1971, paperback edition 1975 ; First Limelight Edition, May 1985 ; revised and updated ; 370 pages, discography, indexes (names and song titles) ; il y a aussi l'édition du 25^{ème} anniversaire en 1997 (Hal Leonard Reference Books).
- (3) Heilbut confesse maintenant qu'avec le recul, il aurait dû élargir cet éventail de dix ans en avant et en arrière pour l'Âge d'Or du Gospel.
- (4) <http://www.youtube.com/watch?v=LEOITk-ZRQk>
- (5) Moss a succédé au charismatique Reverend Jeremiah Wright, fervent partisan de son ouaille Barack Obama lors de l'élection à la Présidence des USA en 2008 mais, par excès de zèle, Wright avait dépassé les bornes en critiquant trop haut l'Amérique blanche, compromettant ainsi les chances de réussite d'Obama ; il fut mis de côté et forcé à prendre sa retraite...
- (6) « *Miss Ward croit que sa chatte ne sert qu'à pisser* » ; « *Mahalia, moi j'ai donné vie à trois enfants, toi tu n'en as eu aucun, alors je suppose que je sais quand même quelque chose* ».
- (7) Cette problématique a déjà été développée dans un autre livre de Heilbut : « *Exiled in Paradise* »